

Messieurs-dames la Société, bonsoir.

Bières et gazeuses vous attendent, servez-vous, prenez place, alaisez-vous, et que les amateurs d'essence de canne se rassurent, elle arrive.

Au moment où je vous parle, Vava et Romario sont ici, à Jacmel¹. Je les ai vus comme je vous vois, ils buvaient un jus de papaye au *Sarafina*, et je les ai suivis, de loin, pour amorcer en moi les mots de leur histoire au ferment de leur pas. Ils sont passés devant le vieux marché en fer où ne s'échangent plus que poux et puces entre âmes errantes, puis ont poursuivi vers la plage – sa promenade, ses épaves, ses souvenirs.

Romario, Vava, sont nos invités ce soir.

Où vivent-ils ? Pourquoi faudrait-il qu'ils vivent ailleurs ? Où que l'on soit, ne peut-on changer le monde, en grande pompe, par grands pans ou petits bouts, à l'ombre même de cette tonnelle ? Vava ne ménage pas son énergie pour fortifier, fédérer des coopératives paysannes ou artisanales, Romario enseigne la littérature dans diverses écoles de la ville, à moins qu'ils ne soient revenus de Port-au-Prince, pour le week-end, où ils conseillent le ministre de la culture, soignent les malades du choléra, écrivent. Alors, pourquoi voudriez-vous qu'ils vivent ailleurs ? Oui, je sais, ce pays se quitte comme un navire qui prend l'eau – excusez l'image, la poésie n'est pas tenue d'honorer ses rendez-vous – et

1 Ville située sur la côte sud d'Haïti.

ces drôles-là sont de ceux qui obtiennent des bourses d'études, n'est-ce pas ? Bon, New-York est leur jardin, Montréal leur salon, Paris leur chambre à coucher. Ils sont en vacances bien méritées – dans ce monde, le repos se mérite –, heures à la pelle et à l'appui passées à penser, pétrir, polir et patiner des projets d'exposition de poupées vaudou, de peintres primitifs, des colloques de calés calculeurs d'indices de développement et d'experts en perspectives coloscopiques. La vie est passée par là avec ses arrangements et ses mirages, mais quoi qu'il advienne d'eux, il n'en aura pas moins existé, et pour l'éternité amen ! quelque chose qu'on doit bien appeler Vava et Romario ou Romario et Vava.

Pour s'en convaincre, il faut revenir aux origines de cette histoire, à ses balbutiements. Les plus jeunes seulement peineront à se figurer les choses, tant il est vrai que le monde naît avec nos premières selles, mais c'est à cela que servent entre autres les récits, à en faire un peu reculer les commencements au-delà de nos piètres limites, et les plus mûrs d'entre vous, par vos sages murmures et vos exclamations avisées, aidez mes mots à prendre corps. Il nous faut donc remonter quelque part à la charnière des deuxième et troisième millénaires, à une époque où le téléphone portable – cellulaire, s'il vous plaît – fendillait tout juste sa coquille et ne se voyait pas outrepasser les bornes de son nom, où les motos se faisant taxis commençaient tout juste à brasser la poussière de nos rues, à soulager nos princesses du seul exercice physique auquel elles étaient contraintes – rangez vos dents, je vous vois – et à en délester quelques-unes – pitié pour elles – d'un peu d'épiderme, d'un doigt, d'un pied, et de beaucoup d'amour propre. Une époque où le bord de mer n'offrait aux promeneurs aucun chemin de mosaïque, rien que son sable sombre, et aux buveurs – j'en vois parmi vous qui officiaient déjà bravement alors – qu'une demi-poignée de restau-

rants mâtinés night-clubs, plus ou moins intermittents, et l'Hôtel La Jacmélienne – respect pour sa mémoire.

À ce sujet – respect pour votre patience – voici le rhum. Et notre histoire.

Elle aurait pu célébrer toutes les qualités d'entrechusses à languettes et de fesses trop battues, mais Valentina, dite Vava, s'est contentée d'un grognement entre les dents, rugissement inécrivable, et s'est précipitée vers les seaux d'eau pour rincer au plus vite sa tignasse.

— Jamais plus je ne mettrai ces saloperies sur ma tête !

Combien d'entre nous, un lendemain de fête arrosée, ont dégainé un « jamais plus ! » qui aurait dû rester au fourreau ? Les « jamais plus » de Vava sont d'une autre trempe, vous pourrez le vérifier si vous la croisez.

Elle a séché tout ça avec la même énergie et est allée regarder le travail ni fait ni à faire dans le miroir de la chambre. La douleur commence à passer et Vava se fait la réflexion qu'il est tout de même incroyable de mettre sur sa tête nue un produit qu'on ne manipule qu'avec des gants.

Comprenez bien : Vava n'est pas douillette, la douleur que tant d'autres supportent pour se décrêper la tiffure, elle l'a stoïquement endurée, plus intense, en d'autres circonstances, l'appendicite par exemple, la fois où il a fallu porter son frère sur un chemin des mornes² avec la cheville foulée... mais se brûler à la soude pour lisser un poil que seule la spirale intéresse, c'est fini.

« Le sang de ton père », se dit-elle devant son air farouche, reprenant les mots que sa mère lui répète : « Attention Vava, tu

2 Collines, montagnes, arrière-pays.

as un gros sang, le sang de ton père. Ça te jouera des tours ». La gamine aimerait qu'il lui reste de son père autre chose que cet héritage et une photo costumée, mais à défaut, elle s'enfière trois secondes de ce sang, puis s'ébroue. Allez, une robe, un foulard pour envelopper les cheveux, rameutage de la fratrie (« Rib ! Crabe ! Par ici ! On sort ! »), une poignée de gourdes, cadenas sur la porte, et la troupe est dehors. Trois virgules pour contourner des maisons que nulle voiture ne peut approcher, et les voilà devant celle de l'oncle Charlot, comme toujours en train de peindre sur sa galerie, des paysages idylliques où le règne animal omniprésent ne tolère de bipédie que fort velue et arboricole. Après les salutations, l'oncle s'enquiert de leur quête :

— Je dois sortir, dit Vava, et maman ne va pas rentrer tout de suite, alors est-ce que tu peux garder mes frères un moment ?

L'oncle Charlot acquiesce sans lever les yeux de sa toile. Les garçons entrent.

— On peut continuer la fresque ?

Ils peuvent. Un mur les attend. Vava n'a cependant rien dit la concernant. Alors ?

— J'ai une affaire à régler. Mais dis-moi plutôt tonton. Pourquoi il n'y a jamais d'hommes dans tes tableaux ?

— Qu'est-ce que les tableaux y gagneraient ? L'homme est un animal bien peu digne de confiance.

— Attention tonton, on dirait un protestant.

— Vava, méfie-toi, tu sais...

— Oui, je sais, j'ai le gros sang de mon père. À plus tard.

Et elle part, trop vite sans doute pour entendre la réplique d'un oncle qui cette fois s'est arrêté de peindre pour la voir disparaître.

— Non Vava, rassure-toi, tu n'as rien pris de ton père.

Elle poursuit dans ce lacis. À droite, la bicoque de Sylvana, aussi flambarde qu'un chien cacochyme (la bicoque, pas Sylvana),

mais patience, une complicité avec le futur maire, dont l'exacte nature ne nous regarde pas, donnera bientôt relief à la femme, couleur à la demeure. À gauche, la cahute de Dents-dehors, naguère homme à tout faire d'un député exilé aux États-Unis. À droite, le jour du chasseur. À gauche, le jour du gibier. À droite. À gauche. Et la rue. Pied du cimetière. Deux pas plus bas, chez Boris, salon de coiffure sans enseigne où trois garçons, trois jeunes hommes suivent un grand match sur petit écran. Nommons-les, à toutes fins utiles : Boris, maître des lieux donc, tondeuse à la main rafraîchissant un crâne, Robertson, porteur dudit crâne, et Hector qui attend son tour.

Boris : Vava ? Ça va ? Tu veux voir Nadine ? Elle est sortie.

Vava : C'est toi que je viens voir.

Robertson : Hé hé ! Boris, tes affaires marchent ! Vava, je ne te connaissais pas comme ça.

Hector : Cette fille ne joue pas !

Boris : Arrêtez les gars ! Une enfant oui ! Vava, je t'écoute.

Vava : C'est pour mes cheveux.

La tondeuse s'arrête.

Boris : Chérie, tu sais que je ne coiffe pas les filles ?

Vava : Filles, garçons, ce n'est pas ce qui compte. Ce qui compte c'est la coupe.

Le regard interrogateur de Boris vaut réplique. Vava montre le crâne de Robertson sur lequel l'engin n'a laissé où il est passé qu'un demi-centimètre d'épaisseur tout au plus.

— Comme lui.

Un éclaircissement s'impose. Si aujourd'hui la mode est au naturel et que nombre de filles de la mère Afrique délaissent lissage et tresses, à l'heure où Vava déboule dans le salon, la coupe façon garçon pour les filles reste un spectacle peu fréquent. Boris renâcle, invoque la mère de Vava dont il ne connaît pas l'avis

(même s'il sait bien qu'elle se résignera sans bruit), invite à mûrir la réflexion, allez, le sage y regarde à deux fois, languivolt sept fois et laisse la nuit distiller ses conseils. Et puis il y a des choses plus sérieuses, plus urgentes comme cette action de Batistuta³, tiens, regarde-le, un garçon à la longue chevelure comme en rêvent les filles d'ici, et toi tu veux tout couper !

À propos de couper :

Vava : À gauche ! À gauche ! Il est démarqué ! Et voilà, il a voulu jouer tout seul.

Effectivement, le gardien a plongé dans les pieds, le dribble n'est pas passé.

Les garçons embrayent sur un débat technico-tactique, Vava n'est pas en reste et gagne un surcroît de respect. La cause : depuis le plus jeune âge, c'est plus fort qu'elle, la vue d'un ballon l'incite à imposer, contre toutes conventions, sa présence incouillue sur tous les terrains improvisés que la fortune lui fait croiser.

Robertson a maintenant son compte. Boris trouve une approbation du regard chez Hector et montre le siège à Vava.

— Bon, tu es sûre de ce que tu veux ?

Elle est sûre. Oh, n'allez pas vous figurer que, le foulard ôté, elle avance vers le fauteuil la fleur au fusil, qu'elle enfile la blouse comme une robe de bal, mais chez Vava les points de non retour sont vite atteints et elle craint plus les conséquences d'un revirement sur son estime d'elle-même que ce qui va suivre. Son éducation religieuse lui rappelle Samson, qui prend l'apparence de Batistuta. Mais Boris en Dalila, ça ne marche pas. Il la regarde dans le miroir, plonge les doigts jusqu'au cuir et dresse le plus possible les cheveux en crinière. Tout cela avec délicatesse. Et Vava comprend alors ce qu'il se passe. Pour les femmes aux cheveux de soie, au teint clair généralement, se faire coiffer par un

3 Célèbre joueur argentin des années 1990.

homme est chose banale. Ici, la coiffure des femmes est affaire de femmes. D'abord parce que la technique est spécifique. Aussi, surtout, parce que seule une femme, sans doute, peut infliger ce genre de souffrance à une autre femme. En effet, coiffure et torture riment au-delà du son au pays des cheveux crépus.

(Voyez plutôt :

► Le défrisage : Attention, produit dangereux, livré avec des gants. En cas de contact avec les yeux, etc., etc. Faut qu'ça prenne, faut qu'ça chauffe, mais on ne badine pas avec le badigeon, sans quoi le cuir brûlé fera le bonheur des croûtes, les joies de la suppuration.

► Les tresses : Il faut savoir de quoi on parle, car il y a tresses et tresses. Oubliez les nattes blondes de Petrouchka, on fait ici dans l'infiniment petit, l'orfèvrerie capillicultrice, gros doigts s'abstenir ! Qu'elles portent nom *ti kouri* (courir, quoi de mieux à faire effectivement pour échapper à ça !), nattes collées, serrées au plus près de la peau comme pour y entrer, ou qu'on les mêle et allonge de mèches made in China, il s'agit toujours de traquer la racine (molosse chassant marron, comme macaque la tique), de la tirer à l'arracher, et de faire de son cuir un brûlis (Saint Aspirine, priez pour nous !) de sept jours à une semaine. De l'eau, de l'eau, plusieurs s'en aspergent régulièrement les cheveux pour relâcher et soulager. Si les douleurs persistent, faites-vous prescrire un anti-tresses.

► Le tissage : Au raffinement des *ti kouri*, ajouter l'étape de l'aiguille (Aïe ! Mais tu ne peux pas faire attention, non ?!), les petites nattes étant un support idéal pour coudre au crâne des guirlandes de faux cheveux. Reste à voir si l'hôte acceptera le greffon, qui prend sa part de la tension.

► Le repiquage : Très simple pour les mains vertes, un petit

coup de piquois de coiffure et on repique la mèche lisse prélevée sur tête danoise, chinoise ou arabe, morte dans l'heure de préférence.

► L'injection cheveline (élaborée par le professeur Manuel Brannalec, mille grâces lui soient rendues) : pour les bourses conséquentes (opération onéreuse), multiples micro-injections de semence pilosine caucasienne sous le derme (la boule doit être préalablement rasée). Début de la pousse : une semaine après l'injection. Pour une chevelure à la Pocahontas : compter dix mois, six ou sept si vous utilisez la lotion accélératrice. Risques de dégorgements. Effets secondaires (moins d'un cas sur dix) : pousse d'une douce fourrure en bas du dos, sur les genoux ou les mollets.

Et tout ça prend un temps si long que pour le faire sentir ici il nous faudrait fermer cette parenthèse au mieux à la page 42. Coupons court.)

La main de Boris joue encore quelques instants, de ces gestes qui invitent à laisser tomber les paupières. Vava lève les yeux sur le match mais il la ramène vers le miroir et lui montre la tondeuse.

— Tu es prête ?

— Oui.

L'appareil lance son bourdonnement. Boris ne met pas de sabot.

— Je commence par débroussailler, c'est trop épais.

Il tranche d'une main ce qu'il tend de l'autre. Les premières touffes font leurs adieux et terminent leur course sur le ciment brillant marbré de rouge.

Robertson : T'inquiète chérie, Boris va te faire du beau travail. Avec ton sourire et tes belles dents, ce sera de la sapotille.

Hector : J'ai vu une fille l'autre jour à la télé, une chanteuse noire, avec les cheveux bien courts, un peu comme Louloune.

Robertson : Louloune de madan⁴ Bruneau ?

4 Créole. « madan » : madame

Hermès, l'homme à tout faire de l'école, Hermès à l'éloquence discrète, voire bourrue quand la paye se fait attendre, Hermès au rire plus éclatant que la cloche, vient d'énergiquement la sonner, annonçant la fin des cours. Voix, cris, bruits de chaises, chahut dans les escaliers, défilé d'uniformes jaunes et gris.

Romario n'est pas du genre à jouer des coudes mais dans le flot il met à profit les interstices. Il s'agit de ne pas laisser filer Nadège, élève de quatrième qu'il accompagne souvent sur le chemin du retour. Il la rejoint alors qu'elle franchit la grille. Ne vous en faites pas une montagne : La souris est certes gentille, mais Romario fait surtout de ce compagnonnage le début d'un itinéraire crochu, intime, d'un rituel dédalique dans des quartiers à bicoques poussées à la va-comme-je-vis, bloc à bloc au gré de la chance, fausse errance délicieuse qui l'amènera à passer devant chez Vava.

À la sortie, quelques élèves s'entassent à l'arrière de pick-ups ou dans des minibus. Certains sont attendus, phénomène récent, par les fameuses motos-taxis. Les autres, la plupart, entament à pied, dans un sens ou dans l'autre, la route des Amandes douces. Romario et Nadège la quittent rapidement pour obliquer vers le cimetière. Pour les amateurs de géographie, sachez que, devant passer à proximité de la centrale électrique, pourvoyeuse très intermittente du fluide sacré, ils prendront à droite après l'école des mormons, écololette maternelle où officient des prosélytés locaux secondés de gentils jeunes missionnaires, vaillants

puceaux venus apprendre la vie à des adultes endurcis qui la cherchent à la diable. À ce stade de notre récit, il est encore possible, pour qui est tenté par leurs gueules d'anges, de tangenter vers leurs terres promises. Cette histoire, qu'on se le dise, a vocation à procurer beaucoup moins de réponses que les escriptures saintes de tous les saints Bouquins. À ennuyer beaucoup moins, également, je l'espère.

Nadège se plaint de ses devoirs, plus précisément d'un problème de maths. Beaucoup, ici, je le vois, compatissent, ayant dû sécher la moelle de leur cervelle sur d'étranges questions de robins qui fuient (Qu'ils fuient ! Qu'ils fuient ! Nos seaux sont prêts !). Il m'en revient un à l'esprit, que maître Marc fulminant contre notre crétinerie crasse avait dû improviser : Un caca clairin, un ivrogne fini, quitte le *Yaquimo* à 9h du soir à la vitesse de 2 km/h. En chemin il s'arrête 10 min au *Guy Guest House* pour boire une Prestige, 15 min au Bar *le Pompidou* pour engorger 5 cl de Barbancourt 3 étoiles et 20 min au *Vieux Four* pour finir avec 8 cl de Johnny Walker. Sachant que son allure diminue de 0,4 km/h par cl d'éthanol absorbé et que la pente pour arriver au croisement de la Grand-rue et de la rue du calvaire, où il habite, est de 12 %, diminuant d'autant la vitesse de notre homme, à quelle heure arrive-t-il chez lui ? Débrouillez-vous avec les distances, la topographie et l'alcoométrie, je veux le résultat pour demain à 7 h !

Romario, lui, doit faire une rédaction : Faites le portrait moral d'une personne de votre entourage, en utilisant des comparaisons.

- C'est pas bien sorcier, t'as pas à te plaindre. Tu vas choisir qui ?
- Je pourrais te choisir, toi.
- Ah oui ! Et qu'est-ce que tu dirais ?
- Je dirais que tu as de belles jambes.
- Eh ! c'est un portrait moral qu'on te demande.